La mort du centaure

Dan Simmons

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

GALAXIES

Science-Fiction

LA MORT DU CENTAURE

Dan Simmons



Galaxiales

N°2 automne 1996 / 60F

Dan Simmons

La Mort du Centaure

Dan Simmons (1990) - États-Unis
The Death of the Centaur
Traduit par Jean-Daniel Brèque



Le maître et son élève gravissent la colline gazonnée qui domine le méandre du Missouri. De temps à autre, ils jettent un coup d'œil à la majestueuse maison en brique bâtie sur la crête. Ses rangées de hautes fenêtres et de baies vitrées reflètent un entrelacs de branches effeuillées sur fond de ciel gris. Le jeune homme et le garçon savent tous deux que l'édifice est probablement vide – son propriétaire n'y séjourne que quelques semaines par an –, mais sa proximité pimente leur promenade du délicieux frisson de l'interdit.

Ils font halte à une trentaine de mètres de la maison, s'adossant à un arbre qui les abrite de la brise tout en les dissimulant aux regards d'un éventuel occupant. Le soleil est chaud, signe avant-coureur d'un printemps qui n'entamera sans doute son règne qu'après une ultime tempête de neige. La pelouse, qui s'étend sur deux cents mètres jusqu'à la voie ferrée bordant la rivière, a une couleur et une consistance qui annoncent le dégel. L'air embaume le samedi.

L'instituteur arrache un brin d'herbe, le roule dans ses doigts et le mâchonne d'un air pensif. Le garçon arrache un autre brin, l'examine durant une longue seconde, puis fait de même.

— Mr Kennan, vous croyez que l'eau va encore monter cette année et inonder toute la ville ? demande-t-il.

— Je ne sais pas, Terry, dit le jeune homme sans le regarder. Il offre son visage au soleil et ferme les yeux.

L'écolier jette un regard en coin à son maître et remarque que le soleil fait rougeoyer sa barbe. Terry laisse retomber sa tête sur l'écorce rugueuse du vieil orme, mais il est trop agité pour fermer les yeux plus de quelques secondes.

— Vous croyez que la grand-rue va être inondée si le fleuve déborde ?

— Ça m'étonnerait, Terry. Ce genre de déluge ne se produit pas tous les ans.

Ni l'un ni l'autre ne s'étonnent de ce que l'instituteur commente ainsi un phénomène auquel il n'a jamais assisté. Cela fait à peine sept mois que Kennan est arrivé dans cette petite ville du Missouri, lors du week-end tropical qui a précédé la rentrée des classes. Le déluge s'est produit quatre mois auparavant. Quoique âgé de dix ans, Terry Bester a déjà été témoin de trois catastrophes semblables, et il n'a pas oublié ce matin d'avril où son père, jurant et pestant, est allé rejoindre les pompiers volontaires pour ériger un barrage de fortune.

Un sifflet de train retentit au nord, si lointain qu'il en semble presque éthéré. L'instituteur ouvre les yeux et guette le train de

marchandises de onze heures à destination de Saint Louis. Tous deux comptent les wagons lorsque le convoi passe en rugissant ; le grondement du moteur se mêle au cri strident du sifflet, qui diminue d'intensité lorsque les derniers wagons disparaissent sur le tronçon de voie que l'homme et le garçon ont traversé quelques minutes plus tôt.

— Eh bien, heureusement qu'on n'étions pas là-bas ! s'exclame Terry.

— Que nous n'étions pas, dit Mr Kennan.

— Hein ? fait Terry en se tournant vers lui.

— Que *nous n'étions* pas, répète le jeune homme d'une voix légèrement irritée.

— Ouais, dit Terry.

S'ensuit un long silence. Mr Kennan referme les yeux et se cale la tête contre l'arbre. Terry se lève pour jeter des cailloux imaginaires sur la maison. Percevant la réprobation de son maître, il cesse son numéro et se dresse face à l'arbre, le menton collé à l'écorce, les yeux levés vers les hautes branches. Il aperçoit un écureuil bondissant.

— Vingt-six, dit Terry.

— Pardon ?

— Les wagons. J'en ai compté vingt-six.

— Mmmmm. J'en ai compté vingt-quatre.

— Ouais. Moi aussi. C'est ce que je voulais dire. Vingt-quatre.

Kennan se redresse et fait rouler le brin d'herbe entre ses doigts.

Il a l'esprit ailleurs. Enfourchant un cheval invisible, Terry se met à tourner en rond en claquant la langue pour imiter un bruit de sabots. Puis il pousse une onomatopée évoquant un coup de feu, porte ses mains à son torse et s'effondre à terre. Il roule le long de la pente, s'immobilise, couvert d'herbe mouillée, à moins d'un mètre de Kennan.

Celui-ci lui jette un coup d'œil distrait, puis contemple la rivière. Les eaux du Missouri sont couleur café, parsemées de tourbillons complexes dont chacun a sa forme propre.

— Terry, sais-tu que ce méandre du Missouri est celui qui est situé le plus au sud ?

— Non, fait le garçon.

— Eh bien, tu le sais maintenant, dit l'instituteur en contemplant l'autre rive.

— Hé, Mr Kennan ?

— Oui ?

— Qu'est-ce qui va se passer lundi ?

— Que veux-tu dire ? demande Kennan, qui le sait parfaitement.

— Eh bien, dans l'Histoire.

Le jeune homme éclate de rire et lance le brin d'herbe au loin. L'espace d'une seconde, Terry se dit que son maître lance comme une

fille, mais il chasse aussitôt cette pensée de son esprit.

— Je ne peux pas te le dire avant de l'avoir raconté aux autres, tu le sais bien. Ce ne serait pas juste, pas vrai ?

— Oooh, gémit le garçon.

Mais c'est une réaction pour la forme, et l'instituteur comprend au ton de sa voix que sa réponse l'a satisfait.

Tous deux se lèvent. Kennan époussette son pantalon, puis il ôte quelques brins d'herbe des cheveux de l'enfant. Ils redescendent la colline en direction de la voie ferrée et de la ville.

Le centaure, la néo-chatte et le singe-sorcier traversaient l'étendue infinie de la mer des Hautes Herbes. Gernisavien, qui était trop petite pour voir au-dessus des herbes, était obligée de chevaucher Raul. Le centaure ne s'en offusquait pas – c'était à peine s'il sentait le poids de sa cavalière – et il aimait bien bavarder avec elle tout en fendant de son torse l'herbe jaune et ondoyante. Derrière eux, Dobby s'avançait de sa démarche comique d'anthropoïde en fredonnant des bribes de chansons incompréhensibles.

Ils passèrent neuf jours dans la mer des Hautes Herbes. Loin derrière eux se trouvaient les Ruines hantées et la menace des araignées-rats. Devant eux – encore hors de vue – se dressaient les monts de la Brume, leur étape suivante. Le soir, Dobby ôtait son énorme sac à dos pour en sortir la grande ombrelle soyeuse de leur tente. Le dôme bleu en était couvert d'étranges signes orange. Gernisavien adorait le murmure produit par le vent du soir lorsqu'il jouait sur l'immensité herbeuse et faisait frissonner la voûte soyeuse de la tente.

Ils prenaient un luxe de précautions pour allumer le feu. Il aurait suffi d'une seule étincelle pour embraser la mer et les emprisonner dans des murailles de flammes.

Raul partait en chasse tous les soirs, revenant avec son arc sur l'épaule et un herbivore dans sa grosse main. Après le dîner, ils conversaient à voix basse ou bien écoutaient Dobby jouer de l'étrange instrument à vent qu'il avait trouvé dans les Ruines. Lorsque la nuit était tombée, Dobby leur apprenait à reconnaître les constellations – le Cygne, l'Arc de Mellam, le Vaisseau de cristal et la Petite Lyre. Raul leur racontait des histoires de courage et de sacrifice transmises par six générations de guerriers centaures.

Un soir, après qu'ils eurent soigneusement éteint le feu, Gernisavien prit la parole. Sa voix semblait ténue sous l'immensité de la voûte céleste, presque étouffée par le murmure du vent dans les herbes.

— Quelles sont nos chances de trouver le Portail distrans ?

— Nous ne pouvons pas le savoir, dit Raul d'une voix ferme. Nous devons continuer à marcher vers le sud et faire tout notre possible.

— Et si les Mages arrivent avant nous ? insista la néo-chatte.

Ce fut Dobby qui lui répondit.

— Mieux vaut ne pas évoquer les Mages durant la nuit, déclara-t-il. Il ne faut pas parler de choses écailleuses après le coucher de soleil, c'est ce que disait ma grand-mère.

Le matin venu, ils mangèrent un petit déjeuner froid, consultèrent l'aiguille magique de Dobby pour retrouver leur direction, puis reprirent leur route. Le soleil approchait de son zénith lorsque Raul se figea et tendit le bras vers l'est.

— Regardez !

Gernisavien ne voyait rien, mais elle s'agrippa à la crinière de Raul pour se dresser sur son dos et aperçut… des voiles ! Des voiles blanches gonflées sur fond de ciel azur. Et, en dessous de ces voiles, un navire – un navire immense – s'avançant sur des roues en bois qui devaient bien mesurer six mètres de haut.

Et il se dirigeait droit sur eux !

La salle de classe est aussi laide qu'inconfortable. Elle a longtemps fait office de débarras, et ses murs portent encore les marques des caisses et des armoires métalliques qu'on y a entreposées.

Tout comme l'école dans son ensemble, cette salle est vieille sans être pittoresque. Elle n'évoque aucune image nostalgique à la Norman Rockwell. Le plafond jadis haut a été rabaissé par des plaques acoustiques mal posées qui occultent le tiers supérieur des fenêtres. Les tubes fluorescents sont fixés à des barres grises émergeant des trous creusés dans ce faux plafond. Le plancher, jadis poli et impeccablement ciré, est si hérissé d'échardes que, par temps de pluie, les élèves hésitent à ôter leurs tennis mouillées.

Vingt-huit bureaux en plastique rose et marron occupent un espace conçu pour accueillir trois rangées de bureaux en bois à l'ancienne mode. Ils sont si vétustes que leurs pupitres sont couverts de graffiti et que leurs pieds métalliques creusent sans cesse de nouveaux sillons dans le plancher. Il est impossible de poser un crayon sur un bureau sans que ledit crayon ne roule à grand bruit jusqu'au rebord, et chaque fois qu'un écolier soulève son pupitre pour attraper un livre, on entend le grincement strident des charnières et le bruit sourd d'un cahier tombant par terre.

Toutes les fenêtres sont gondolées, et une seule d'entre elles peut encore s'ouvrir. Durant le mois de septembre, alors que la température dépassait les trente degrés et que les chaussures des enfants restaient collées à l'asphalte de la cour, la salle minuscule s'est transformée en

étuve, et rares étaient les courants d'air qui parvenaient à la rafraîchir.

Le tableau noir, large d'un mètre vingt à peine, est orné à sa droite d'une superbe lézarde. Kennan l'a utilisée pour illustrer une leçon sur la faille de San Andréas. Le jour de la rentrée, il a découvert qu'il ne disposait d'aucune craie et d'aucune grande règle, qu'il n'avait qu'une seule et unique brosse, pas de globe terrestre (en lieu et place, on lui avait octroyé un planisphère antérieur à la Seconde Guerre mondiale), que la salle était dépourvue d'étagères et que son horloge murale indiquait en permanence une heure et vingt-trois minutes. Le 3 septembre, il a réquisitionné une horloge plus très neuve, qui n'a été mise en place qu'à la fin janvier. Comme elle a tendance à s'arrêter, Kennan a acheté un réveil bon marché qu'il a posé sur son bureau. De temps à autre, il en fait retentir la sonnerie pour signaler la fin d'un exercice ou d'une période de lecture. La veille des vacances de Noël, il a fait sonner le réveil à quatorze heures pour annoncer la fin des cours et le début de la fête, qui a duré une heure. Les autres enseignants n'ont consacré que vingt minutes aux festivités et, bien que le principal ait réprimandé Kennan pour n'avoir pas lu le règlement intérieur de l'école, l'incident a achevé de persuader les élèves que la classe de Mr Kennan était une chouette classe.

Dans l'esprit de Kennan, ce Noël-là restera toujours associé au sous-sol poussiéreux et mal éclairé de Reardon's Department Store, une droguerie de Water Street au bord de la faillite, où il a passé une soirée entière à choisir des cadeaux pour ses élèves. Il a sélectionné successivement des bagues bon marché, des boîtes de pâte à modeler, des soldats de plomb, des planeurs en balsa et des maquettes à assembler – chaque jouet devant porter sa carte de vœux personnalisée –, puis il les a emportés chez lui et a passé la nuit à confectionner des paquets-cadeaux.

Kennan a couvert les murs lépreux d'affiches diverses, parmi lesquelles le plan de Boston qui a décoré sa chambre d'étudiant pendant trois ans. Il dispose d'un seul tableau d'affichage, qu'il change toutes les trois semaines. En ce moment, il s'y trouve une grande carte de la planète Garden, celle où se déroule l'Histoire.

Il ne peut rien contre la légère odeur d'égout et de pourriture qui imprègne la salle. Ni contre le bourdonnement irritant des tubes fluorescents à la luminosité incertaine. Mais il a acheté un vieux fauteuil à bascule dans une brocante, il a emprunté un tapis à sa logeuse, et tous les jours à treize heures trente, après la cantine et avant le cours de langue, Kennan prend place dans le fauteuil, ses vingt-sept élèves s'assoient en groupe sur le tapis, et l'Histoire reprend son cours.

Gernisavien et Dobby dépensèrent leurs deux derniers crédits pour entrer dans le cirque où Raul allait affronter l'Invincible Gritche. Tout autour d'eux, bordées de maisons à pignons, s'étendaient les ruelles sinueuses de Carvnel la légendaire. Ils se frayèrent un chemin parmi la foule et débouchèrent dans un amphithéâtre où plusieurs centaines de torches découpaient des ombres étranges.

Autour de l'arène étaient rassemblées toutes les races de Garden, ou plutôt toutes celles qui n'avaient pas été exterminées par les maléfiques Mages ; des Druides à capuche, des batraciens arboricoles venus de la Grande Forêt, un groupe de Fuzzies vêtus de toges orange vif, nombre de soldats-lézards qui ne cessaient de siffler, de rire et de crier, des Gnomes des Marais et plusieurs centaines de mutants. L'air nocturne était empli d'étranges bruits et d'odeurs plus étranges encore. Des vendeurs ambulants proposaient à grands cris des ailes d'argot grillées et de la bière fraîche. Dans l'arène, on répandait du sable sur les flaques de sang laissées par les candidats vaincus par le Gritche au Jeu de la Mort.

— Pourquoi est-il obligé de se battre ? demanda Gernisavien alors qu'ils prenaient place sur les gradins.

— C'est le seul moyen pour nous de réunir mille crédits afin de pouvoir embarquer demain matin sur le Galion en partance pour le sud, lui rappela Dobby à voix basse.

Un gigantesque mutant s'assit à côté de lui, et il dut tirer sur sa cape pourpre pour en dégager l'ourlet.

— Mais pourquoi ne pas quitter la ville et prendre un radeau plus au sud ?

La queue de la petite néo-chatte battait avec nervosité.

— Raul te l'a déjà expliqué, murmura Dobby. Les Mages savent que nous sommes à Carvnel. Ils ont déjà dû se poster sur les quais et aux portes de la ville. Et n'oublie pas leurs plates-formes volantes : jamais nous ne pourrions les semer à pied ou sur un radeau. Non, Raul a raison, c'est la seule solution.

— Mais *personne* ne peut battre le Gritche ! N'est-ce pas ? Il a été conçu pendant la Guerre des Mages, et la génétique a fait de lui une machine à tuer !

Gernisavien plissa les yeux d'un air misérable, comme si la lueur des torches lui faisait mal.

— Oui, dit Dobby, mais Raul n'a pas besoin de le *battre* pour remporter les mille crédits. Il lui suffit de survivre trois minutes dans l'arène.

— Est-ce que quelqu'un y a déjà réussi ? demanda Gernisavien d'une voix éraillée.

— Eh bien… je crois que…

Dobby fut interrompu par une sonnerie de trompettes. Le silence

s'abattit aussitôt sur la foule. La lueur des torches parut s'intensifier et, dans un coin de l'arène, une lourde herse se souleva.

— *Qu'est-ce que c'est, une herse ?*

C'est une sorte de grande porte avec des pointes en bas. Tous les yeux étaient braqués sur ce trou dans le mur. Le silence était si absolu qu'on entendait grésiller les torches. Alors le Gritche apparut.

Il mesurait plus de deux mètres de haut et luisait comme une machine en acier poli. Des épines aussi tranchantes que des rasoirs poussaient comme des faux en divers endroits de son exosquelette métallique. Ses coudes et ses genoux étaient protégés par des cercles également hérissés d'épines. Il y avait même une épine plantée dans son front, juste au-dessus de ses yeux à facettes qui étincelaient comme des rubis. Ses mains étaient des griffes armées de cinq lames meurtrières qui s'ouvraient et se refermaient si vite qu'on les distinguait à peine. Elles émettaient un sinistre *clic-clac.*

Le Gritche se dirigea lentement vers le centre de l'arène, comme une statue hérissée de pointes qui aurait tout juste appris à marcher. Sa tête se redressa, son bec claqua, et ses yeux écarlates parcoururent la foule comme en quête de futures victimes.

Soudain, le silence se brisa : les spectateurs se mirent à le huer, à l'injurier et à lui jeter divers objets. Le Gritche ne broncha pas, apparemment insensible à cette pluie de quolibets et de projectiles. Ce fut seulement lorsqu'un melon jaillit des gradins en direction de sa tête que le Gritche daigna bouger. Mais avec quelle vivacité ! Il fit un bond de six mètres sur le côté, si rapide qu'il demeura invisible pendant une seconde. Le silence s'abattit sur l'arène.

Puis les trompettes sonnèrent une nouvelle fois, une lourde porte en bois s'ouvrit et le premier candidat entra en lice. C'était un géant-roc fort semblable à celui qui avait pourchassé Dobby pendant la traversée des monts de la Brume. Mais celui-ci était bien plus grand – il mesurait presque deux mètres cinquante – et semblait uniquement constitué de muscles.

— J'espère qu'il ne va pas battre le Gritche et empocher le gros lot avant que Raul ait sa chance, dit Dobby.

Gernisavien jeta un regard réprobateur au singe-sorcier.

Le combat ne dura que vingt secondes. À un instant donné, les deux adversaires se tenaient face à face, éclairés par la lueur des torches, et l'instant d'après le Gritche se dressait de nouveau au centre du cirque et le géant-roc gisait en divers endroits de l'arène. Certains des morceaux bougeaient encore.

Quatre autres candidats suivirent. Deux d'entre eux ne cherchaient que le suicide – ils furent copieusement hués par la foule –, le troisième était un soldat-lézard ivre armé d'une arbalète, et le quatrième un mutant farouche pourvu d'une armure et d'un fléau

deux fois grand comme Gernisavien. Aucun ne survécut plus d'une minute.

Puis les trompettes sonnèrent et Raul entra dans l'arène. Gernisavien jeta un coup d'œil entre ses doigts et vit le beau centaure, le torse oint d'une huile luisante, s'avancer vers le Gritche. Raul ne portait que sa lance et son bouclier… Un instant ! Un petit flacon pendait à son cou, accroché à une lanière de cuir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Gernisavien d'une voix chevrotante.

Dobby garda les yeux fixés sur l'arène.

— Un produit chimique. Je l'ai trouvé dans les Ruines. Les dieux fassent que je ne me sois pas trompé dans les doses.

Le Gritche se lança à l'attaque.

Chère Whitney,

Oui – tu as raison – cette partie du pays est bien le septième cercle de l'enfer. Parfois, quand je descends ma rue (mon « domicile » est en haut d'une colline, si l'on peut qualifier de domicile une chambre meublée dans une vieille maison branlante), j'aperçois le Missouri et je me souviens de ces journées que nous avons passées à Cape Cod durant les vacances de printemps de notre dernière année de fac. Tu te rappelles le jour où on a voulu faire du cheval sur la plage et où la tempête s'est levée, affolant ce pauvre Pomegranate ? (Et on a dû… hum… patienter dans un hangar à bateaux.)

Ravi d'apprendre que ça se passe bien côté boulot avec le sénateur. Est-ce que toutes les filles sorties de Wellesley ont automatiquement droit à des places de ce genre ou est-ce qu'elles échouent pour la plupart à l'École Kate Gibbs pour futures secrétaires ? (Excuse-moi – quand on est coincé dans la Capitale américaine de la pipe en écume, on n'a pas le droit de jeter la pierre à son prochain… ni d'empiéter sur ses plates-bandes. Sais-tu que cette ville produit *toutes* les pipes en écume vendues dans l'hémisphère occidental ? Ce fait est attesté par les cinq centimètres de suie blanche qui se sont déposés sur ma voiture.)

Non : je ne vais pas souvent faire un tour à Saint Louis. C'est à quatre-vingts bornes d'ici et ça fait un mois que ma Volvo est en panne. Le joint de culasse est pété et il faut dix ans pour obtenir une pièce de rechange. Je dois m'estimer heureux d'avoir trouvé un garage équipé des outils adéquats. J'ai pris le car pour aller à la ville il y a trois semaines. Départ vendredi soir et retour dimanche soir, juste à temps pour avoir un coup de déprime et préparer mes cours du lundi. Je n'ai pas vu grand-chose, mis à part trois films et pas mal de librairies. Et j'ai craqué pour une visite guidée de la Grande Arche.

(Rassure-toi, je t'épargnerai les détails.) J'ai surtout apprécié le confort moderne de la chambre d'hôtel où j'ai passé deux nuits.

Pour répondre à ta question : non, je ne regrette pas totalement d'avoir choisi Saint Louis pour y achever mes études. Le programme était excellent (onze mois pour passer une maîtrise, qui dit mieux ?), mais je n'avais pas prévu que je me retrouverais fauché et obligé d'enseigner un an dans cet État de merde. Ça n'aurait pas été trop grave si j'avais pu dénicher un poste à Webster Groves ou à University City… mais comment pouvais-je m'attendre à échouer dans la Capitale américaine de la pipe en écume ? Ce bled et ses habitants sortent tout droit de *Délivrance*.

Enfin… je n'en ai que pour un an, et si je décroche un poste à la Hovane Academy ou à l'Experimental School (as-tu vu Fentworth récemment ?), cette expérience risque de m'être précieuse par la suite.

Alors, comme ça, tu veux que je te parle de mes élèves ? Que peut-on dire de ces écoliers bucoliques ? Je t'ai déjà raconté certaines des frasques de Donald le Déjanté. S'il existait des classes aménagées dans ce trou perdu, il aurait sa place dans chacune d'elles. Moi, je dois me contenter de l'attraper au lasso et de l'empêcher de blesser ses petits camarades. Voyons, qui ne t'ai-je pas encore présenté ?

Monica, notre bombe sexuelle de neuf ans. Elle m'a dans le collimateur, mais elle se rabattra sur Craig Stears, un grand du cours moyen, si je ne suis pas disponible.

Sara, une gamine adorable. Cheveux bouclés et visage en forme de cœur. Je l'aime beaucoup. Sa mère est morte l'année dernière et je crois qu'elle a besoin d'une dose d'affection supplémentaire.

Brad, l'idiot de la classe. Encore plus crétin que Donald, si possible. Il a redoublé deux fois. (Oui… on pratique encore le redoublement par ici… sans parler des châtiments corporels.) Pas un enfant dissipé, mais un abruti avec salopette et coupe au bol.

Teresa, une fille selon ton cœur, Whit. Elle est dingue des chevaux ! Elle a son propre hongre, avec lequel elle participe à des concours ici et dans l'Illinois. Malheureusement, cette pauvre Teresa est une adepte de la Mystique de la Cowgirl. Je suis sûr qu'elle n'a jamais vu une selle anglaise de sa vie. Elle vient aux cours en bottes et conserve une étrille dans son bureau.

Et puis il y a Chuck, Orville (!), William (appelez-moi Bill). Theresa (une autre), Bobby Lee, Alice et Agnès, sa sœur jumelle, et cætera, et cætera…

Oh, je t'ai déjà parlé de Terry Bester la dernière fois, mais j'aimerais t'en dire un peu plus sur lui. C'est un petit garçon pas précisément mignon – incisives proéminentes et menton fuyant. Il a tout le temps les cheveux dans les yeux et sa mère doit les couper avec un sécateur. Il porte la même chemise écossaise tout le long de

l'année, et ses chaussures ont des semelles trouées et un talon aux abonnés absents. (Tu vois ce que je veux dire ? Il sort tout droit d'un roman de Steinbeck !)

Mais… Terry est mon préféré. Le premier jour d'école, alors que je faisais une démonstration au tableau, je me suis mis à agiter les bras comme l'histrion que je suis, et Terry (qui s'était assis au premier rang, contrairement à la plupart des garçons) s'est soudain jeté à terre. J'ai commencé à l'engueuler, puis j'ai vu la tête qu'il faisait. Ce pauvre gosse était terrifié ! De toute évidence, il se faisait souvent corriger chez lui et il avait cherché à se planquer par habitude.

Terry semble avoir pour mission d'incarner tous les clichés de l'enfance misérable. Il trimbale même un petit nécessaire à cirage et gagne un peu de fric en cirant les bottes des bouseux du coin à la Dew Drop Inn et au Berringer's Bar & Grill, deux établissements fréquentés par son père.

Pour me résumer, disons que ce gamin passe de plus en plus de temps avec moi. Il se pointe souvent sous le porche de mon « domicile » entre cinq heures et demie et six heures du soir. Je l'invite parfois à rester pour dîner – mais quand je lui dis que je suis occupé ou que je dois bosser, il ne semble pas m'en vouloir et il revient le lendemain. Parfois, quand je bouquine, j'oublie qu'il est là et je ne me rappelle sa présence qu'à dix ou onze heures du soir. Apparemment, ses parents ne se soucient pas de savoir où il peut traîner. Quand je suis revenu de mon week-end à Saint Louis, ce bon vieux Terry était assis sur mon perron avec son nécessaire à cirage. Pour ce que j'en sais, il était là depuis le vendredi soir.

Le week-end dernier, il m'a raconté un truc qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête. L'année dernière, quand il était en cours élémentaire, « M'man et le Vieux se sont battus comme des diables ». Finalement, M'man a fermé la porte à clé quand le père, complètement bourré, est sorti dans le jardin pour engueuler les voisins. Quand il a vu qu'il ne pouvait plus rentrer chez lui, il est devenu enragé et s'est mis à hurler qu'il allait tous les tuer. Terry serrait dans ses bras sa petite sœur de six ans, sa maman pleurait et hurlait, et puis le Vieux a fini par enfoncer la porte. Il a étendu sa femme d'un coup de poing, puis il a embarqué les deux gamins dans son pick-up. Il les a emmenés dans Sawmill Road (dans le Parc national Daniel Boone), il les a fait descendre du pick-up et il a attrapé son fusil à pompe. (Les gens d'ici ont tous un flingue dans leur pick-up, Whit. J'envisage d'installer un râtelier dans la Volvo !)

Imagine ce gosse de neuf ans en train de me raconter ça. De temps en temps, il s'interrompait pour chasser une mèche de cheveux de ses yeux, mais sa voix était aussi posée que s'il me racontait l'épisode d'une série télé.

Le père a traîné Terry et sa petite sœur dans une clairière et leur a ordonné de s'agenouiller et d'implorer le pardon de Dieu parce qu'il était bien obligé de les abattre. Terry dit que cette brute avinée les menaçait déjà de son arme et que Cindy, sa petite sœur, « a fait pipi à la culotte ». Mais, au lieu de tirer, le père de Terry les a entraînés plus loin dans la forêt et il a passé plusieurs minutes à lancer des imprécations vers le ciel. Puis il les a ramenés au pick-up et les a reconduits chez eux. La mère n'a même pas porté plainte.

J'ai croisé Mr Bester en ville. Il me rappelle un personnage du film *Du silence et des ombres.* Tu sais, le fermier raciste qui se fait tuer par Boo Radley. Attends, je jette un coup d'œil au bouquin. (Bob Ewell !)

Tu comprends pourquoi j'autorise Terry à passer le plus clair de son temps auprès de moi. Il a besoin d'une image masculine positive… et d'un adulte sensé qui peut lui parler et l'instruire. J'envisagerais même de l'adopter si c'était possible.

Voilà, tu en sais un peu plus sur la vie des pauvres gens. C'est une des raisons pour lesquelles cette année aura été importante pour moi en dépit des conditions de vie et de travail. Une partie de moi-même est impatiente de te retrouver, de retrouver l'océan, de retrouver une ville où les gens s'expriment correctement et où on peut entrer dans un bar et y commander un cappuccino sans se faire regarder comme une bête curieuse. Mais une autre partie sait que cette année revêt une importance cruciale – pour moi et pour les gamins que je touche de ma présence. Rien que la tradition orale de l'histoire que je leur raconte est quelque chose d'unique dans leur expérience.

Bon, je suis à court de papier et il est presque une heure du matin. Demain, y a école. Donne mon meilleur souvenir à ta famille, Whit, et dis au sénateur de continuer à bien bosser. Avec un peu de chance (et un joint de culasse neuf), tu me verras vers la mi-juin.

Prends soin de toi. Et écris-moi, s'il te plaît. Je me sens bien seul dans les contrées sauvages du Missouri.

Je t'aime, Paul.

Le grand Galion céleste voguait entre des bancs de strato-cumulus qui accrochaient les rayons rosés du soleil couchant. Debout sur le pont, Raul, Dobby et Gernisavien contemplaient le grand orbe qui s'enfonçait lentement dans un océan de nuages. De temps à autre, le capitaine Kokus hurlait ses ordres aux nautes-chimpanzés dispersés dans les haubans. Il se tournait parfois pour murmurer des instructions à son second, qui les répétait dans le tube parlant métallique. Gernisavien percevait les ajustements délicats effectués sur les réservoirs de fluide anti-gravité.

Le soleil finit par disparaître, laissant la place aux premières étoiles scintillantes et aux deux lunes mineures flottant au-dessus des nuages. Des marins invisibles allumèrent les lanternes accrochées aux mâts et aux espars. Les murailles de nuages perdirent leur dernier éclat, et Dobby suggéra à ses compagnons de descendre dans la cabine pour se préparer à la Fête du solstice du printemps.

Et quelle fête c'était là ! La longue table du capitaine croulait sous les vins rares et les mets raffinés. Il y avait du délicieux bison rôti provenant des steppes Boréales, de l'espadon de la baie du Sud, des clochebelles glacées du lointain archipel Équatorial. Les trente-sept convives firent bombance, y compris les deux Druides au visage grincheux. Les serviteurs ne cessaient de remplir les verres, et les toasts se mirent bientôt à fuser de toutes parts. À un moment donné, Dobby se leva pour louer le capitaine Kokus et son splendide navire. Il qualifia le vieux marin de « frère anthropoïde », mais il bafouillait tellement qu'il dut s'y reprendre à deux fois, ce qui déclencha l'hilarité générale. Le capitaine Kokus lui retourna son compliment, puis salua ses deux compagnons et loua le courage de Raul et sa victoire dans l'arène de Carvnel. Il s'abstint d'évoquer le départ précipité du Galion, qui avait largué les amarres alors que deux escadrons de soldats-lézards poursuivaient ses trois derniers passagers. Les convives l'applaudirent à tout rompre.

Puis vint l'heure d'ouvrir le bal. On évacua les assiettes et les couverts, on plia la nappe, puis on démonta la table pour aller la ranger. Adossés à la coque, les convives se firent servir un nouveau verre de vin. Puis l'orchestre du navire fit son apparition et se prépara à jouer.

Le moment venu, le capitaine Kokus tapa dans ses mains et le silence se lit.

— Permettez-moi de vous souhaiter de nouveau la bienvenue à bord du *Zéphyr bienveillant,* lança-t-il, et de vous adresser à tous mes meilleurs vœux à l'occasion du Solstice. Et à présent… en piste !

Il tapa à nouveau dans ses mains, et la lumière se lit tamisée, l'orchestre entama une valse, et le ventre du navire s'ouvrit en coulissant, si bien que les passagers découvrirent l'immensité du ciel sous le sol de cristal. Tous poussèrent un cri admiratif et reculèrent d'un pas. Puis ils éclatèrent de rire, applaudirent le capitaine et se mirent à danser.

Le Galion plein de grâce descendait le fleuve aérien de la nuit. Un oiseau qui l'aurait croisé n'aurait vu que la lueur des lanternes, n'aurait entendu que le murmure du vent dans les voiles et les messages rassurants lancés par la vigie. Mais à l'intérieur du vaisseau resplendissaient les lumières de la fête tandis que montaient des mélodies si antiques qu'elles provenaient sans doute de l'Ancienne

Terre des légendes. Nymphes des forêts et demi-hommes dansaient et tournoyaient quinze cents mètres au-dessus des collines enténébrées. Gernisavien, d'ordinaire si réservée, se retrouva soudain en train de valser avec le centaure, portée par les bras robustes de Raul dont les sabots claquaient sur le sol de cristal inaltérable.

Un orage se déclencha avant la fin de la fête, et le capitaine fit éteindre les lanternes afin que les convives puissent contempler les éclairs qui déchiraient les masses nuageuses sous leurs pieds. Après cette pause, l'orchestre entonna l'Hymne du Solstice, et Gernisavien se surprit à reprendre en chœur cette vieille ballade sentimentale. Elle sentit des larmes perler à ses yeux.

Puis les passagers allèrent se coucher, découvrant soudain que les coursives s'étaient mises à tanguer. Mais même une tempête n'aurait pu les empêcher de dormir. Dobby était étalé sur sa couche, son béret pourpre jeté sur l'oreiller, sa grande bouche simiesque ouverte sur un sourire, et ronflait de toutes ses forces. Gernisavien, qui trouvait son lit beaucoup trop grand, s'était nichée dans le tiroir d'une commode qui oscillait doucement au rythme du roulis. Seul Raul ne parvenait pas à dormir, et après avoir vérifié que ses amis étaient assoupis, il remonta sur le pont. Là, emmitouflé dans sa couverture pour se protéger du froid, il contempla les premières lueurs de la fausse aurore qui effrangeaient les nuages mouvants.

Son esprit était plein de sombres pensées. Si les machines volantes des Mages ne les interceptaient pas, ils ne mettraient que quelques jours à gagner la baie du Sud. Quatre ou cinq jours de voyage les sépareraient alors du lieu où était censé se trouver le Portail distrans. Ils s'étaient déjà trop rapprochés de la Forteresse des Mages. Leurs chances de survie étaient bien faibles. Raul tapota la dague passée à sa ceinture et contempla le lever du jour.

Planté au milieu de la cour de récréation, entouré d'enfants courant dans tous les sens, Mr Kennan salue d'un sourire cette belle journée de printemps. Son blouson kaki, qui a inspiré maints commentaires à ses élèves, est beaucoup trop chaud pour le temps qu'il fait, mais il le porte quand même, ainsi que sa casquette de base-ball. De temps à autre, il sourit pour le plaisir de sourire et se caresse la barbe. Quelle *belle* journée !

L'état d'esprit des enfants reflète toutes les promesses de l'été à venir. La petite cour, qui semblait fort sinistre durant l'interminable hiver, évoque à présent un coin de paradis. Blousons et sweat-shirts jonchent le sol, et les gamins grimpent sur la cage à poules, courent le long de l'allée, improvisent une partie de foot au pied du bâtiment principal. Donald et Orville tentent de faire flotter un bâton dans une

mare, et Terry lui-même a succombé à la joie ambiante, il galope dans tous les coins avec Bill et Brad. Kennan l'entend lancer à ce dernier : « Toi, tu seras Dobby, moi, je serai Raul, et on va affronter les araignées-rats. » Bill se met à protester en suivant ses deux camarades qui foncent vers l'autre bout de la cour, et Kennan devine qu'il n'a aucune envie d'être une néo-chatte, même pendant dix minutes de récré.

Kennan inspire à fond et sourit une nouvelle fois. La vie semble avoir repris son cours après des mois de solitude glacée. Qui aurait cru que le Missouri (n'avait-il pas fait partie des États sudistes ?… ou voulu en faire partie ?) puisse avoir des hivers si froids et si gris ? L'école a dû fermer ses portes pendant une tempête de neige qui a duré cinq jours. Au bout du quatrième, un dimanche, Kennan s'est soudain rendu compte qu'il n'avait parlé à personne pendant tout ce temps. Serait-on venu voir ce qu'il était devenu si jamais il avait péri ? Et si on l'avait retrouvé mort dans sa chambre meublée, effondré sur son bureau bancal, entouré de ses manuscrits et de ses livres de poche ?

Cette idée le fait sourire aujourd'hui, mais il ne lui trouvait rien de drôle au plus fort de l'hiver. Le ballon de foot roule jusqu'à lui, semant la panique parmi ses jeunes admiratrices. Kennan fait tout un numéro pour rattraper le ballon et le relancer aux joueurs. Il rate son coup et manque fracasser la fenêtre de la salle de dessin.

Kennan se tourne vers un jardin voisin pour contempler un pommier en fleurs. L'herbe repousse sur la bande centrale de l'allée. Il sent le parfum de la rivière à quatre rues de là. Plus que treize jours d'école ! La fin de l'année scolaire lui inspire un mélange de tristesse et d'enthousiasme. Comme il lui tarde de partir ! Il se voit déjà au volant de sa Volvo, récemment ressuscitée et chargée jusqu'à la gueule de livres et de vêtements, fonçant vers l'Interstate 70 sous un soleil de plomb. Kennan imagine la route qui l'emportera loin du Midwest : les champs de blé qui se fondent dans l'horizon derrière lui, les embouteillages du Pennsylvania Turnpike, les villes qui se rapprochent les unes des autres, les panneaux routiers de son Massachusetts chéri, l'odeur de l'océan… Mais cette classe était la première de sa carrière. Jamais il n'oubliera ses élèves, jamais ils ne l'oublieront. Il les voit en train de raconter à leurs enfants, puis à leurs petits-enfants, l'épopée qu'il a inventée à leur intention. Ces dernières semaines, il a même envisagé de passer une autre année dans le Missouri.

Sara se détache du petit groupe de fillettes qui le suit. Elle glisse sa main dans celle de Mr Kennan et lui lance un regard énamouré. Kennan lui sourit, lui caresse les cheveux d'un air absent et s'éloigne de quelques pas. Il plonge une main dans sa poche, en sort une lettre

froissée et en relit des passages pour la dixième fois. Puis il la range et se tourne vers le nord, vers la rivière. Soudain, il est distrait par les cris des footballeurs. Kennan consulte sa montre d'un air agacé, porte à ses lèvres son sifflet en plastique et sonne la fin de la récréation. Les enfants courent ramasser leurs vêtements et se mettent en rang.

Il faisait beaucoup plus chaud près de la baie du Sud. Raul, Dobby et Gernisavien longeaient la côte en direction du Portail légendaire. Selon l'antique carte que Dobby avait trouvée dans les Ruines maudites plusieurs mois auparavant, il ne leur restait plus que quelques jours de voyage. Gernisavien portait autour du cou la clé qu'ils avaient trouvée dans les Archives de Carvnel, une découverte que leur vieil ami Fenn avait payée de sa vie. Si les Grimoires disaient vrai, cette clé allait activer le Portail endormi et réunir Garden au Retz. Et la cruelle tyrannie des Mages serait enfin renversée.

C'était sous la menace de ces mêmes Mages que nos amis marchaient vers l'ouest. Au nord se dressaient les pics acérés des monts Fanghorn, qui abritaient la sinistre Forteresse des Mages.

Les trois compagnons ne cessaient de guetter le ciel, redoutant de voir apparaître les plates-formes volantes des Mages au-dessus des frondaisons. En chemin, Gernisavien s'émerveilla de découvrir des palmiers de plus de soixante mètres de haut.

L'après-midi du troisième jour, ils campèrent près de l'embouchure d'un fleuve qui se jetait dans la mer du Sud. Dobby disposa leur tente de soie sous les arbres afin que la chaude brise puisse en faire gonfler la toile. Raul s'assura qu'elle serait invisible depuis les hauteurs, puis ils mangèrent un repas froid. Agissant d'un commun accord, ils s'étaient dispensés de feu depuis leur atterrissage, se nourrissant de biscuits et de viande boucanée achetés au bosco du *Zéphyr bienveillant.*

Le coucher de soleil tropical était spectaculaire. Les étoiles semblaient exploser dans le ciel nocturne. Dobby leur apprit à reconnaître l'Archer austral, une constellation invisible depuis leurs contrées d'origine, toutes situées au nord du continent. Gernisavien se sentit gagnée par le mal du pays, mais elle chassa la tristesse de son esprit en caressant l'antique clé passée à son cou, imaginant la joie qu'elle aurait à rouvrir le Portail donnant sur une centaine de mondes. Laquelle de ces étoiles abritait d'autres planètes, d'autres peuples ?

Dobby sembla lire dans ses pensées.

— Il paraît impossible que notre périple approche de son terme, n'est-ce pas ?

Raul se leva, s'étira et s'éloigna dans la pénombre pour aller inspecter le fleuve.

— Je repense sans cesse aux prédictions du Fuzzy, dit Gernisavien. Tu te rappelles, dans la taverne de la Cime de l'Arbre ?

Dobby hocha la tête. Comment aurait-il pu oublier les sinistres prophéties que leur avait dispensées l'étrange petite créature ?

— La plupart d'entre elles se sont réalisées, grommela le singe-sorcier. Nous avons même rencontré le Gritche.

— Oui, mais pas *mon* rêve – celui où j'étais entourée de Mages dans une horrible petite cellule, répliqua Gernisavien.

Elle disait vrai. Entre tous les aperçus de l'avenir, celui qui avait été accordé à la néo-chatte était le plus terrible, le plus sinistre et le moins commenté.

Elle est ligotée sur une table d'opération en acier, impuissante, entourée de Mages encapuchonnés. Le plus grand d'entre eux s'avance dans la lumière rouge sang… il relève lentement sa capuche…

Gernisavien frissonna à ce souvenir. Comme pour changer de sujet, Dobby se leva et scruta la pénombre.

— Où est passé Raul ?

Son regard fut attiré par les deux lunes qui montaient au-dessus des frondaisons. Puis il se rappela que les lunes ne se levaient pas aussi tôt…

— Fuis ! s'écria Dobby en poussant la néo-chatte vers les arbres.

Mais il était trop tard.

L'air s'emplit du gémissement des plates-formes volantes. Des rayons lumineux jaillirent des machines, transformant les arbres en boules de feu. Jetée à terre, les poils et les moustaches roussis par la chaleur, Gernisavien vit les Mages aux commandes de leurs machines, entendit les cris des soldats-lézards qui bondissaient vers elle.

Dobby se prétendait couard, mais il se battit vaillamment. Esquivant la lance d'un lézard, il l'empoigna et la lui arracha des mains. Puis il trancha la gorge du reptile surpris et se dressa devant cinq de ses congénères. Il en avait terrassé deux et en soulevait un troisième de ses bras puissants lorsqu'une lance se planta dans son dos.

Gernisavien poussa un hurlement et fonça à la rescousse, mais elle avait à peine fait cinq pas qu'une sinistre silhouette écailleuse se dressa au-dessus d'elle, et un objet lourd lui tomba sur le crâne. Les minutes suivantes se déroulèrent dans la confusion la plus totale. Lorsqu'elle reprit conscience, Dobby et elle se trouvaient sur les plates-formes qui reprenaient déjà un peu d'altitude.

Puis retentit le son qui lui avait si souvent fait battre le cœur : l'olifant de Raul qui rugissait haut et clair. Cinq notes de défi qui étouffèrent les cris des lézards et le rugissement des flammes.

Raul traversa la clairière en chargeant au galop, sa lance bien droite, son bouclier plaqué sur son torse, poussant le cri de guerre du

Clan des Centaures. Les soldats-lézards tombèrent comme des quilles. Un Mage tira, mais Raul détourna le rayon lumineux grâce au métal sacré de son bouclier. Sa lance se brisa en transperçant trois lézards qui cherchaient à s'abriter les uns derrière les autres, mais il la jeta de côté et empoigna sa redoutable épée. Il poussa un nouveau cri de guerre et fondit sur la meute de reptiles sifflants.

Gernisavien sentit trembler la plate-forme lorsqu'elle s'immobilisa au niveau de la cime des arbres. Elle entendit le Mage qui tenait les commandes éructer un ordre, et trente lézards levèrent leurs arbalètes. L'air s'emplit du vrombissement des carreaux, puis des cris stridents poussés par les reptiles comme par le centaure. Gernisavien sentit son cœur cesser de battre lorsqu'elle vit six flèches se planter dans le torse et les flancs de son ami. Le grand centaure s'effondra sur une pile de lézards. On voyait encore frémir des queues vertes et des bras écailleux.

Gernisavien poussa un cri aigu de rage et de chagrin, puis le poing d'un Mage la renvoya au sein de ténèbres miséricordieuses.

Jeudi 20 mai.

Encore plus chaud aujourd'hui. Le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de 25 de toute la journée. Les soirées sont interminables.

Suis allé à la bibliothèque ce soir. Envoyé mon CV à trois autres établissements – Phillips-Exeter, Latin School et Green Mountain. Aucune réponse de Whitney au sujet de l'Experimental School. Lui ai posté les formulaires il y a quinze jours et elle devait en parler à Fentworth dès réception.

Acheté du poulet au Colonel Sanders. On dirait que tout le quartier a repris vie – la fenêtre est ouverte et j'entends des cris d'enfants provenant du terrain de jeux de la 5e Rue. (Il est 21 h passées, mais il fait encore un peu jour.) Durant la nuit, j'entends le ronronnement des moteurs des barges qui remontent la rivière, puis le clapotis de l'eau le long des quais de Locust Street.

Parlé à Mr Eppet et au Dr North (conseiller d'éducation) à propos de l'année prochaine. Je pourrais faire renouveler mon contrat si je le souhaitais. (Aucune chance.) Mes collègues tournent autour de ma classe comme des vautours. Mrs Kyle a déjà collé une étiquette à son nom sur mon casier de la salle des profs, et Mrs Reardon (cette vieille peau envieuse – pourquoi ne se contente-t-elle pas de tenir la caisse de son mari et d'interdire aux gosses de lire des comics ?) a revendiqué ma chaise, mon globe terrestre (celui qu'on nous a enfin donné en mars) et ma bibliothèque. Elle n'a même pas la patience d'attendre mon départ. (À la rentrée prochaine, il ne restera plus que deux

classes de cours moyen…) L'école va régresser dans l'Âge des ténèbres. (Pas étonnant que T.C. et les autres l'aient baptisée Fondation Ménopause.)

Un coup de corne sur la rivière. Puis un son de cloche. Ça me rappelle les cloches à vache des voiliers ancrés à Yartmouth.

L'histoire tient les délais. Aujourd'hui, j'ai fait pleurer Donna, Sara et Alice. (Et aussi quelques garçons, mais ils ont tenté de le cacher.) L'épisode de lundi va sûrement les soulager. La dernière heure de Raul n'a pas encore sonné : quand il périra, ce sera dans la grande tradition épique. Quoi qu'il en soit, cette histoire est une bonne leçon de courage, de loyauté et d'honneur. La fin sera plutôt triste : Raul se sacrifie pour libérer sa planète, affrontant les Mages jusqu'à ce que ses amis puissent activer le télétransport. Mais j'espère que l'ultime épisode, au cours duquel Gernisavien et Dobby anéantissent les Mages avec l'aide des humains enfin revenus sur Garden, compensera cette tragédie. En tout cas, ça fera un final du tonnerre.

Il faut que je mette cette histoire par écrit ! Peut-être cet été.

Il fait nuit, à présent. Le réverbère planté près de la maison brille derrière les feuilles de l'érable. La brise s'est levée. Je vais aller faire un tour près de la rivière, puis je reviendrai ici pour bosser un peu.

Gernisavien fut réveillée par la bise qui lui fouettait le visage. Les neuf plates-formes flottaient au-dessus des sommets enneigés bleuis par la lueur des étoiles. L'air était rare à cette altitude. Les bras de la néo-chatte pendaient dans le vide. Si elle venait à tomber, sa chute serait sûrement mortelle.

Elle distinguait vaguement les autres plates-formes, découpées en ombres chinoises sur le ciel étoile, ainsi que les silhouettes des Mages, mais il n'y avait aucun signe de Dobby.

Elle leva la tête en entendant un Mage lancer un ordre au lézard qui tenait les commandes de sa plate-forme. Celle-ci fonçait droit sur une immense montagne en forme de dent cassée. Le lézard ne fit pas mine de virer de bord, et Gernisavien se rendit compte qu'ils s'allaient s'écraser sur la roche dans moins de trente secondes. Elle se prépara à sauter, mais, à l'ultime instant, le lézard appuya sur un bouton et la plate-forme se mit à ralentir.

Devant eux, le flanc de la montagne s'ouvrit sur un gigantesque tunnel. Une lumière rouge sang en jaillit pour les éclairer. Puis la plate-forme fonça, la herse se referma derrière eux, et Gernisavien se retrouva prisonnière dans la Forteresse des Mages.

Le samedi matin, Mr Kennan emmène Sara, Monica et Terry en promenade pour toute la journée. Terry n'apprécie guère la présence de ces deux filles gloussantes, mais il s'installe sur le siège avant de la voiture et feint de ne pas entendre les murmures et les éclats de rire en provenance de la banquette arrière. Mr Kennan longe la rivière pour gagner le Parc national Daniel Boone. Les filles réagissent à ses plaisanteries par des rires suraigus, mais Terry se contente de lui répondre d'une voix neutre.

Kennan se gare près d'une aire de pique-nique, et lui et ses trois élèves passent une bonne heure à escalader les rochers qui poussent parmi les arbres. Puis il envoie Terry à la voiture, et le petit garçon en revient avec un panier d'osier. Mr Kennan a acheté des sandwiches au supermarché, ainsi que du jus de fruit, des chips et des cookies Oreo. Ils s'assoient sur un rocher et mangent en silence. Comme d'habitude, Kennan s'émerveille de l'appétit de ces enfants.

En début d'après-midi, ils reprennent la voiture pour gagner la nationale qui longe la rivière, franchissant le pont qui enjambe celle-ci et prenant la direction de l'ouest. Au bout de vingt kilomètres, ils arrivent à Hermann, un pittoresque village de style allemand qui a conservé un charme victorien absent des autres villes de la région. La *Maifest* bat son plein, et Kennan offre aux enfants un tour de grande roue et une authentique glace au chocolat dans un café. Des femmes déguisées en paysannes dansent avec des vieillards vêtus de shorts bavarois plaisamment grotesques. Dans un petit kiosque à musique, un orchestre interprète sans se lasser son répertoire de polkas.

L'heure du dîner approche lorsque Kennan décide de rentrer.

Monica fait un tel caprice qu'il finit par ordonner à Terry de s'asseoir à l'arrière pour la laisser s'installer à l'avant. Cette décision ne satisfait personne. Terry et Sara s'ignorent studieusement, et Monica se trémousse chaque fois que Kennan lui adresse la parole ou lui jette un coup d'œil. En fin de compte, ils s'arrêtent dans une station-service pour une prétendue pause-pipi, et chacun retrouve sa place d'origine pour la fin du trajet.

Les deux fillettes récitent poliment leur leçon (« Merci pour cette belle journée ») puis regagnent en courant leurs maisons respectives. Kennan pousse un soupir mélodramatique lorsque Monica a disparu, puis se tourne vers son dernier passager.

— Alors, Terry, où on va ? Tu veux qu'on aille dîner au Dog'N'Suds ?

À sa grande surprise, le petit garçon a une autre idée.

— Et si on allait au barbecue ?

Kennan ne pensait plus au barbecue. Il se tient sur le terrain de l'EIk's Lodge, à cinq kilomètres du centre-ville, et c'est de toute évidence un des événements de l'année.

— Va pour le barbecue, dit-il.

La moitié de la ville est là. Deux énormes tentes abritent des tables croulant sous les plats de poisson-chat rôti, de frites et de chou cru. Quelques baraques foraines miteuses sont installées en enfilade sur la pelouse adjacente au parking. Des bénévoles vendent des tartes, tiennent des stands de tir, ou organisent des loteries dont l'enjeu est un poste de télévision en couleurs. Sur le terrain de base-ball, les adultes entament les derniers matches de leur tournoi. Plus loin, deux équipes de pompiers volontaires braquent leurs lances à incendie sur un tonneau suspendu à un câble. Les supporters se mettent à glapir chaque fois qu'un des deux camps réussit à pousser le tonneau dans un sens ou dans l'autre.

Kennan et Terry se font servir du poisson-chat et s'assoient pour le manger. Puis ils se promènent parmi les stands et les attractions, et plusieurs personnes saluent l'instituteur par son nom. Il n'en reconnaît qu'une sur dix. Ils assistent à un match de base-ball, et lorsqu'est donné le coup de sifflet final, le soleil s'est couché et on vient d'allumer les lampions. Le manège tourne au son de quatre mélodies foraines passant en boucle, les lucioles se mettent à scintiller dans les bois. Un petit groupe de garçons hèle soudain Terry. Kennan lui glisse deux dollars dans la main, et il court rejoindre ses camarades pour profiter de la fête.

Kennan regarde le début du match suivant à la lueur des projecteurs, puis retourne sous la tente pour boire une bière. Il aperçoit Kay Bennett, la psychologue scolaire, lui offre une bière et bavarde avec elle. Kay vient de Californie, c'est la deuxième année qu'elle passe dans le Missouri, et elle se sent aussi paumée que lui dans ce trou perdu. Leurs gobelets à la main, ils s'éloignent un peu des lumières. De larges allées conduisent du bâtiment de l'Elk's Lodge aux petits chalets bâtis dans la forêt. Ils s'y promènent et contemplent la pleine lune qui se lève au-dessus des champs. À deux reprises, ils surprennent des lycéens en train de flirter dans l'obscurité. Ils échangent un sourire entendu et un regard amusé. Kennan sent son sang s'échauffer lorsqu'il contemple la jeune femme au clair de lune.

Plus tard, alors qu'il rentre chez lui, il tape du poing sur le volant et se maudit de n'avoir pas rencontré Kay plus tôt dans l'année scolaire. L'hiver aurait été moins pénible en sa compagnie.

Une fois dans sa chambre, il attrape sa bouteille de Chivas Régal et s'assoit à la table de cuisine pour lire un livre de Voltaire. Une douce brise parvient jusqu'à lui à travers la porte grillagée. Deux verres plus tard, il prend une douche et va se coucher. Il n'a pas le courage d'annoter son journal intime, mais sourit en se disant que sa journée a été bien remplie.

— Merde ! s'écrie-t-il en se redressant sur sa couche.

Il s'habille en hâte, glissant ses pieds nus dans ses chaussures et enfilant un anorak par-dessus son pyjama.

La lune éclaire si brillamment les routes sinueuses qu'il pourrait presque rouler tous feux éteints. Le parking est désert, le terrain sillonné d'ornières toutes fraîches. Les baraques foraines sont encore là, mais elles sont fermées et prêtes à être hissées sur les remorques des camions. À première vue, il n'y a personne dans le coin, et Kennan se sent soulagé. Puis il aperçoit une petite silhouette au sommet des gradins.

Quand il s'approche du petit garçon, le clair de lune lui permet de distinguer des traces de larmes sur ses joues. Kennan fait halte à quelques mètres de lui, cherche ses mots, ne les trouve pas, hausse les épaules.

— Je savais que vous alliez revenir. (La voix de Terry semble joyeuse.) Je le savais.

Raul était vivant. Il se dégagea à grand-peine du tas de cadavres reptiliens. C'était grâce à sa tunique. Depuis qu'ils avaient quitté Carvnel, il avait toujours porté la splendide tunique que Fenn lui avait offerte à la Cime de l'Arbre. *C'est bien plus qu'un vêtement.* N'était-ce pas ce que lui avait dit l'étrange petit Fuzzy ? Il avait raison. La tunique avait résisté à six carreaux d'arbalète. Elle s'était montrée bien plus efficace qu'une armure de soldat-lézard.

Raul réussit à se lever et fit quelques pas sur ses pattes tremblantes. Il ne savait pas combien de temps il était resté inconscient. Il avait du mal à respirer. Raul palpa son torse et se demanda s'il n'avait pas une côte cassée.

Aucune importance. Il fit le tour de la clairière, récupérant son arc puis ramassant le plus de flèches possible. Il retrouva son épée encore plantée dans le crâne d'un lézard. Sa lance était brisée, mais il en conserva la pointe en métal sacré, qu'il glissa dans son carquois. Puis il ramassa la lance d'un lézard et, armé de pied en cap, s'enfuit de la clairière au galop.

Quelques palmiers étaient encore fumants. Les plates-formes des Mages n'étaient pas parties depuis longtemps. Et Raul savait où elles s'étaient rendues.

Au nord luisaient les pics des monts Fanghorn. La démarche encore un peu incertaine, Raul cala son arc et son bouclier sur son dos. Puis, adoptant sans effort une allure rapide, il fonça vers le nord.

La nuit. Les insectes dansent autour des globes des réverbères. Kennan se trouve dans une cabine téléphonique placée devant une

épicerie. Le magasin est fermé. La rue est déserte.

« Oui, Whit, j'ai *compris…* »

Seule la voix de Kennan est audible dans l'obscurité.

« Oui, je sais… ce n'est pas facile d'arriver à coincer Fentworth.

« Bien sûr, mais ce n'est pas aussi simple que ça, Whit. Non, seulement je… j'ai signé un *contrat.* Il stipule que…

« Ces derniers jours *feront* une différence…

« Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

« Écoute, peu importe que je le voie tout de suite ou en août quand il rentrera de vacances. Si c'est lui qui doit désigner le titulaire du poste, personne d'autre ne le fera en son absence, pas vrai ? Si j'arrive à m'arranger pour que…

« Ah bon ? Oui, je vois. *Avant* son départ ? Oui. Oui. Okay, je…

« Non, Whit. C'est important que tu sois là. C'est une question de… et puis je n'ai pas assez de fric pour prendre l'avion. Et il faudrait que je le reprenne pour venir récupérer mes affaires ici.

« Oui, oui. Ça pourrait marcher, mais je ne peux pas me permettre de manquer ces derniers… Je ne sais pas. Sans doute. Pourquoi ? Bon sang, Whitney, tu es déjà allée en Europe… pourquoi tu ne… non, écoute, pourquoi tu ne dis pas à tes parents que tu ne pourras les rejoindre que fin juin et que…

« Tu leur as déjà dit ? Ils ne seront pas là ? Et Machine… la gouvernante… Millie, c'est ça… Jusqu'à quand ?

« Bon sang. Oui, c'est tentant.

« Non, non, c'est formidable, Whitney. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est important pour moi…

« Oui. Ça se tient, mais écoute, c'est dur à expliquer. Non, attends, il y a encore demain, vendredi… lundi est férié. Puis mardi, mercredi, et jeudi – c'est le dernier jour d'école. Non… les livrets scolaires, ce genre de truc. Écoute, tu ne peux pas repousser d'une semaine ?

« Ouais. Okay, je comprends. Écoute, laisse-moi jusqu'à demain pour y réfléchir, d'accord ?

« Je sais… mais il est là le samedi, pas vrai ?

« Okay, je te rappelle demain soir… vendredi… et je te dirai… Non, bon Dieu, Whit, je suis fauché mais pas à ce point, je ne veux pas que tes parents casquent pour… écoute, je te rappelle vers neuf heures, c'est-à-dire… euh… onze heures pour toi, okay ?

« Eh bien, tu pourrais l'appeler samedi et lui dire que je serai là mercredi prochain, ou alors que je vais rester ici et espérer une autre ouverture. Oui… oui… eh bien, je… laisse-moi le *temps* d'y réfléchir, d'accord ? Oui… j'en tiendrai compte, ne t'inquiète pas.

« Écoute, Whit, je suis à court de pièces. Oui. Vers neuf heures… je veux dire onze heures. Non… moi aussi. Ça m'a vraiment fait plaisir

d'entendre ta voix… Ouais. Okay. À demain, donc. Oui… Il me tarde de te revoir, moi aussi. Je t'embrasse, Whit. »

Dobby avait été enchaîné au mur pour avoir tenté de s'échapper la veille. Attachée à la table d'opération, Gernisavien était trop loin de lui pour voir s'il respirait encore. La lumière rouge sang le faisait ressembler à un écorché.

De hautes silhouettes encapuchonnées se mouvaient dans la pénombre rougeoyante. Lorsque les Mages ne la regardaient pas, Gernisavien tirait de toutes ses forces sur les bracelets qui lui maintenaient poignets et chevilles. Sans succès. L'acier ne bougeait pas d'un pouce. La néo-chatte se détendit et inspecta la table sur laquelle elle était allongée. Des gouttières étaient creusées dans sa surface polie, s'achevant sur des petits trous d'évacuation. Gernisavien se demanda à quoi elles servaient et le regretta aussitôt. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait jaillir de sa poitrine.

La tentative de Dobby avait au moins servi à quelque chose : profitant de l'inattention des Mages, Gernisavien avait attrapé la clé passée à son cou et l'avait avalée.

Elle perçut un mouvement dans la pénombre, et la plus haute des silhouettes encapuchonnées s'avança dans un rayon de lumière rouge. Le Mage releva lentement sa capuche. Paralysée par la terreur, Gernisavien découvrit un réseau serré d'écailles, un visage évoquant celui d'une mante religieuse, d'immenses yeux pareils à des caillots de sang et des crocs suintant d'une salive glaireuse.

Le Mage prononça des paroles incompréhensibles. Puis il leva lentement sa main squelettique. Ses doigts griffus et longilignes tenaient un scalpel…

À quelques centaines de mètres de là. Raul gravissait péniblement le flanc enneigé de la montagne. Ses sabots ne cessaient de glisser sur la roche. Il trébucha à deux reprises, et seule la force de ses bras l'empêcha de basculer dans le gouffre. À cette hauteur, la moindre chute serait mortelle.

La tunique de Fenn lui réchauffait le torse, mais le reste de son corps était frigorifié. Ses mains étaient de plus en plus engourdies, et il savait qu'elles ne pourraient le sauver s'il glissait à nouveau. Et le soleil allait bientôt se coucher. Le centaure savait qu'il ne survivrait pas une autre nuit à cette altitude.

Si seulement il arrivait à trouver l'entrée !

Alors qu'il commençait à désespérer, Raul entendit un caillou tomber en dessous de lui, puis la bise apporta à ses oreilles l'écho d'un juron. Rampant jusqu'au rebord de la corniche neigeuse, il découvrit deux lézards moins de dix mètres en contrebas. Ils gardaient une

lourde porte métallique qu'on avait peinte en blanc pour qu'elle se fonde dans le paysage. Les lézards étaient vêtus d'une parka blanche et coiffés d'une capuche elle aussi blanche, si bien qu'il ne les aurait jamais aperçus si l'un d'eux n'avait pas juré. Le soleil avait disparu. Une bise glaciale balayait la montagne, criblant les flancs du centaure de cristaux de givre. Raul s'accroupit dans la neige. Ses doigts gourds se tendirent vers son arc et ses flèches.

Les feuilles ont poussé sur les arbres, dissimulant la rivière aux éventuels occupants de la maison sur la colline. Mais depuis ses fenêtres, il serait possible d'apercevoir l'homme et le garçon qui gravissent la pente gazonnée. Ils avancent d'un pas lent. L'homme parle ; le garçon le regarde sans rien dire.

L'homme s'assied dans l'herbe et fait signe au garçon de l'imiter. Le garçon secoue la tête et recule de deux pas. L'homme reprend la parole. Il tend les mains vers lui. Il se penche en avant comme pour l'implorer, mais le garçon recule à nouveau. Lorsque l'homme se relève, le garçon fait volte-face et redescend la colline d'un pas précipité. L'homme fait quelques pas vers lui, s'immobilise quand le garçon se met à courir.

En moins d'une minute, le garçon a disparu derrière la voie ferrée, et l'homme reste seul sur la colline.

Kennan s'engage dans l'étroite ruelle et gare sa Volvo en face de la maison de Terry. Il reste immobile une longue minute, les mains posées sur le volant. Alors qu'il agrippe la poignée de la portière, Mr Bester sort de la maison et descend dans le jardin. Il est vêtu en tout et pour tout d'une salopette. Alors qu'il se penche pour attraper quelque chose sous le bâtiment, la lumière accroche sa barbe de trois jours. Kennan reste sans bouger pendant une seconde, puis démarre et s'en va.

À deux heures du matin, Kennan est encore en train de ranger ses livres dans des caisses en carton. Comme il passe près de la fenêtre ouverte, il croit entendre un bruit dans la rue. Il repose la pile de livres, va jusqu'à la fenêtre et se penche pour scruter la chaussée mouchetée d'ombres.

— Terry ?

Aucune réponse. Aucune ombre ne bouge. Au bout de quelques minutes, Kennan se remet au travail.

Il a décidé de partir le dimanche aux aurores, mais il est presque dix heures lorsqu'il achève de charger sa voiture. Le temps s'est rafraîchi et quelques gouttes de pluie tombent du ciel gris. Sa logeuse n'est pas chez elle – sans doute est-elle allée à l'église – et il laisse sa clé dans la boîte aux lettres.

Il fait deux fois le tour de la ville, passe quatre fois devant l'école, puis il jure à voix basse et rejoint la nationale.

La circulation est fluide sur l'Interstate 55 et les rares voitures qui le doublent roulent en code. De temps à autre, quelques gouttes viennent tomber sur son pare-brise. Il s'arrête à l'ouest de Saint Louis pour prendre un petit déjeuner. La serveuse lui dit que l'heure est passée, et il se contente d'un hamburger et d'un café. La tempête qui s'annonce plonge l'établissement dans une sinistre pénombre.

Il pleut à verse lorsqu'il traverse le centre de Saint Louis. Comme il ne souhaite pas se tromper de file, il ne jette pas un seul coup d'œil à la Grande Arche quand il traverse le Mississippi. Le fleuve est aussi gris et turbulent que le ciel.

Une fois en Illinois, la Volvo prend l'Interstate 70 en direction de l'est, et sa course est rythmée par le tic-tac des essuie-glaces et le murmure des pneus sur la chaussée mouillée. Cette musique déprime un peu Kennan, et il allume l'autoradio. À sa grande surprise, il tombe sur une retransmission en direct des 500 miles d'Indianapolis. Il écoute les rugissements des bolides pendant que des camions le dépassent sous la pluie. Moins d'une demi-heure plus tard, le commentateur se lance dans une description des nuages qui s'amoncellent à l'ouest, et Kennan éteint l'autoradio, convaincu que la course va être interrompue.

Il roule en silence vers l'est.

Le mardi qui suit le Memorial Day[1], les élèves de Mr Kennan découvrent en entrant dans leur classe que c'est Mrs Borcherding qui se trouve à la place du maître. Ils la connaissent tous, car elle a souvent remplacé leurs instituteurs absents les années précédentes. Certains d'entre eux l'ont eue en cours préparatoire lors de sa dernière année d'exercice.

Mrs Borcherding est une masse boursouflée de graisse, de rides et de bourrelets. Ses avant-bras semblent faits de gelée et tremblent quand elle les agite. Ses jambes sont des colonnes de chair bouffie boudinées dans des bas de contention. Son visage, ses mains et ses bras sont couverts de tavelures, et il se dégage de son corps une vague odeur de pourriture qui a tôt fait d'imprégner la salle. Les enfants s'assoient en silence, posent les mains sur leurs pupitres.

— Mr Kennan a dû rentrer chez lui, déclare l'apparition d'une voix trop graillonnante pour être humaine. Je crois qu'un de ses parents est tombé malade. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui le remplacerai pendant les trois derniers jours de classe. Je tiens à ce que vous compreniez bien ceci : je m'attends à vous voir tous travailler. Qu'il reste trois jours de classe ou trois cents, cela n'a aucune importance pour moi. Et si vous avez pris de mauvaises habitudes de

travail, je ne veux pas le savoir. Vous allez faire le maximum d'effort jusqu'à ce que la cloche sonne jeudi après-midi. Vos livrets scolaires ont déjà été remplis et signés, mais ne vous croyez pas pour autant autorisés à vous la couler douce. Mr Eppert m'a donné le pouvoir de baisser vos notes si ça me chante. Y compris les notes de conduite. Il est encore possible que quelques-uns d'entre vous redoublent si je l'estime nécessaire. Bon, avez-vous des questions à me poser ? Aucune ? Parfait, prenez votre cahier d'arithmétique, nous allons faire un exercice.

Pendant la récréation du matin, Terry est assiégé par ses camarades avides d'informations. Il demeure muet comme une carpe, indifférent à leur curiosité et à leur désespoir. Puis il consent à lâcher quelques mots, et les enfants se mettent à bavarder comme des pies, tels des figurants dans une scène de foule mélodramatique.

C'est seulement en milieu d'après-midi que l'un d'eux trouve le courage d'affronter Mrs Borcherding. Naturellement, c'est Sara qui se porte volontaire. Au cœur du lourd silence régnant sur la salle, sa petite voix est aussi aiguë, aussi frénétique que le bourdonnement d'une abeille. Mrs Borcherding l'écoute, fronce les sourcils, puis se tourne vers le premier rang tandis que Sara regagne sa place.

— Terry Bester.

— Oui, m'dame, dit Terry.

— Mmmmm… Sally me dit que vous… euh… que vous souhaitez partager quelque chose avec nous, commence Mrs Borcherding. (Quelques gloussements saluent l'erreur de la remplaçante, vite étouffés par son regard noir.) Bon, comme cela fait évidemment un certain temps que la classe attend cela, nous allons en finir tout de suite avec cette… *histoire*… avant de passer au cours d'instruction civique.

— Non, m'dame, dit Terry à voix basse.

— Comment ?

Mrs Borcherding fixe le petit garçon de ses yeux porcins, prête à se lever d'un bond au premier signe de rébellion. Mais Terry reste bien sage sur son siège, les mains sur son cahier d'exercices. Seul le pli résolu de ses lèvres traduit une légère impertinence.

— Ce serait plus pratique d'en finir tout de suite, répète la remplaçante.

— Non, m'dame. (Terry s'empresse de poursuivre avant que la maîtresse ait le temps de réagir :) On m'a dit que je devais raconter l'histoire le dernier jour. C'est-à-dire jeudi. C'est ce qu'il m'a dit.

Mrs Borcherding lance un regard meurtrier à Terry. Elle va pour parler, referme sèchement sa bouche, puis reprend :

— Nous le ferons pendant la récréation. Avant de nettoyer la classe. Ceux qui auront envie de *manquer la récréation* pourront rester.

Les autres auront le droit d’aller jouer dehors.

— Oui, m’dame, dit Terry, qui retourne à sa page d’écriture.

Le mercredi matin, il fait aussi chaud qu’en plein été. Les enfants entrent en classe avec des yeux pleins d’espoir, qu’ils baissent d’un air malheureux dès qu’ils aperçoivent Mrs Borcherding trônant sur l’estrade. Elle ne quitte que rarement son siège et, comme pour se conformer à ses habitudes, les élèves restent assis à leurs bureaux ; plus question de travailler en groupes comme du temps de Mr Kennan.

Pendant la récréation, le matin comme l’après-midi, Terry est assailli de questions par ses camarades. Ces preuves d’attention ne semblent guère lui plaire. Il se réfugie au fond de la cour et tue le temps en lançant des cailloux sur la barrière.

Tôt le jeudi matin, le bruit se répand que la Volvo de Mr Kennan a été aperçue la veille dans la grand-rue. Monica Davis a accompagné ses parents au restaurant Embers, et elle est sûre d’avoir reconnu l’instituteur. Sara prend l’initiative de téléphoner à ses camarades pour leur apprendre la bonne nouvelle, encaissant sans broncher les réactions de leurs parents qui n’apprécient guère d’être dérangés de si bonne heure. À huit heures et quart, trois quarts d’heure avant la sonnerie, la majorité de la classe est déjà sur le terrain de jeux. C’est Bill qui se porte volontaire pour aller en reconnaissance à l’école.

Il est de retour trois minutes plus tard. Son air navré suffit à informer ses camarades de la situation.

— Et alors ? demande néanmoins Brad.

— C’est la Borcherding, répond Bill.

— Peut-être qu’il n’est pas encore arrivé, dit Monica.

Mais aucun des enfants ne la croit et elle baisse la tête pour éviter leurs regards furibonds.

Lorsqu’ils se mettent en rang pour entrer en classe, la dure réalité se dresse devant eux, vêtue de la même robe à fleurs que les jours précédents. La journée s’étire dans la chaleur et la langueur caractéristiques du dernier jour de classe. Les enfants passent toute la matinée à travailler, encore plus malheureux de savoir que le bâtiment est pratiquement désert. La plupart des autres écoliers sont partis pique-niquer. Mr Kennan leur avait promis d’aller passer toute la journée à Riverfront Park pour s’y livrer à « une orgie de football et de gâteaux ». Certains élèves s’étaient proposés pour apporter des tartes. Mais aujourd’hui, il n’est plus question de sortir. Chaque fois que les enfants lèvent la tête pour répondre à un ordre de Mrs Borcherding, leur regard exprime la même sensation. Ils viennent soudain de comprendre que le monde n’est pas stable ; la réalité dissimule des pièges qui peuvent se refermer sur eux sans prévenir. C’est une vérité qu’ils ont tous naguère sue d’instinct, mais ils se sont laissés aller à

l'oublier sous l'effet bienveillant d'une magie protectrice.

Midi arrive enfin. Ils vont manger dans le réfectoire presque vide, occupé en tout et pour tout par une classe de cours préparatoire en retenue et par les cinq élèves débiles de la classe de transition de Miss Carter.

On n'entend guère de cris dans la cour. Personne ne s'approche de Terry. S'il est inquiet, il ne le montre à personne ; il reste debout près du portique, les bras croisés.

En début d'après-midi, ils restituent leurs livres scolaires – Brad et Donald devront rembourser ceux qu'ils ont perdus ou abîmés – et restent assis en silence pendant que Mrs Borcherding en dresse l'inventaire. Ils savent qu'avant de quitter l'école ils passeront une heure et demie à récurer leurs bureaux, à décrocher les affiches des murs et à recouvrir les étagères de papier. Toutes ces activités sont parfaitement inutiles et ils le savent : dans une ou deux semaines, l'équipe d'entretien va vider la salle pour la nettoyer à fond. Ils savent que Mrs Borcherding attendra le dernier moment pour leur donner leur livret scolaire, insinuant que certains d'entre eux vont redoubler – ou qu'ils *mériteraient* de redoubler. Ils savent aussi qu'ils passeront tous dans la classe supérieure.

À deux heures moins cinq, Mrs Borcherding se lève péniblement et considère les vingt-sept enfants assis à leurs bureaux étrangement vides. Des piles de livres les entourent telles des murailles protectrices.

— Très bien, dit-elle, vous pouvez aller dans la cour.

Personne ne bouge, sauf Brad qui se lève, regarde ses camarades d'un air dérouté, puis se rassoit avec un sourire stupide. Mrs Borcherding pique un fard, fait mine de prendre la parole, se ravise, retombe lourdement sur son siège.

— Terry, je crois que tu avais quelque chose à dire, souffle-t-elle. (Elle jette un coup d'œil à la pendule – qui ne marche pas –, puis au réveil que les enfants se relaient pour remonter en cachette.) Tu as treize minutes. Essaye de ne pas prendre toute la durée de la récréation.

— Oui, m'dame.

Terry se lève. Il se dirige vers le tableau d'affichage et désigne la chaîne de montagnes dessinée au stylo-feutre qui se trouve près de la côte sud du continent. Il ne dit rien. Les enfants hochent la tête. Terry baisse la main et se dirige vers le bureau du maître. On entend les jambes de son pantalon de velours crisser l'une contre l'autre.

Une fois en position, il se tourne pour faire face à ses camarades. La fenêtre ouverte laisse passer une brise molle, le bourdonnement des insectes et la rumeur lointaine de la rue. Terry s'éclaircit la gorge. Ses lèvres sont toutes blanches, mais lorsqu'il prend la parole, sa voix juvénile est assurée.

Raul était au-dessus des deux lézards qui gardent la porte de l'endroit où les Mages avaient enfermé Dobby et Gernisavien. Rappelez-vous, ça se passe au moment où le grand Mage venait de sortir son couteau, peut-être pour ouvrir le ventre de Gernisavien et récupérer la clé. Et puis Raul avait les doigts gelés, mais il savait qu'il devait se dépêcher de tuer les lézards, parce qu'il ne pourrait pas s'y reprendre à deux fois. La neige tombait tout autour de lui et il commençait à faire vraiment noir.

Les deux lézards étaient penchés l'un contre l'autre pour se parler. Ils portaient des sortes de parkas très épaisses et Raul savait qu'il devrait bien viser pour que ses flèches les traversent. Surtout s'ils portaient une armure en plus.

Raul attrapa deux flèches. La première, il la planta dans la neige, et la deuxième, il la mit sur son arc. Il avait tellement froid aux mains qu'il avait l'impression de porter des gants. Il avait peur que ses doigts ne s'engourdissent, car alors il ne sentirait plus rien et peut-être que la flèche partirait toute seule et que ça alerterait les lézards. Mais il essaie de ne pas y penser et il bande son arc le plus fort possible. Rappelez-vous que ce n'est pas un arc comme les autres : il lui a été donné par son père, qui était le chef du Clan des Centaures, et personne sauf Raul n'est capable de le bander.

Et il y arrive. Mais l'arc doit rester bandé pendant qu'il vise. Ses muscles sont gelés et il se met à trembler de partout, mais il respire à fond et il vise le premier lézard, celui qui est le plus près de la porte. Il fait complètement noir, mais il y a un peu de lumière rouge qui vient de derrière la porte.

Swiish ! Raul a tiré ! Et, dès que sa première flèche s'est envolée, il attrape la deuxième et il bande à nouveau son arc. Le premier lézard – celui qui était près de la porte, rappelez-vous –, il fait un drôle de bruit parce que la flèche s'est plantée dans sa gorge et on voit la pointe qui ressort de l'autre côté. Mais l'autre lézard regardait ailleurs, et quand il se retourne pour voir ce qui se passe – *swiish* – c'est à son tour d'avoir une flèche dans la gorge et il tombe, mais il glisse par-dessus bord et il tombe d'une hauteur de trois kilomètres, mais aucun des deux n'a fait de bruit.

Et puis Raul descend sur la montagne à quatre pattes, il fonce droit sur la porte en glissant sur la neige. C'est une grande porte en métal, mais il n'y a pas de loquet et elle est fermée. Mais le premier lézard – celui qui se trouve à ses pieds –, il a un gros anneau avec seize grandes clés. Et l'une de ces clés ouvre la porte. Heureusement que ce n'est pas lui qui est tombé dans le précipice.

Alors Raul tourne la clé, la porte s'ouvre et il y a un long tunnel

qui s'enfonce dans la montagne avant de faire un tournant et plein de lumière rouge dedans. Il s'avance dans le tunnel, et peut-être qu'il a fait une gaffe, ou peut-être qu'il y a un œil électrique ou quelque chose comme ça, car soudain il entend une sonnerie, comme un signal d'alarme.

« Zut », se dit Raul, et il fonce dans le tunnel au galop. Il a remis son arc en place et il a dégainé son épée.

Pendant ce temps, vous vous rappelez que Gernisavien était attachée sur une table en acier et qu'un Mage se préparait à lui ouvrir le ventre pour lui prendre la clé du Portail ? Il avait sorti son couteau – c'était une sorte de couteau de docteur, tranchant comme un rasoir – et il se demandait où il allait couper quand soudain l'alarme a sonné.

— C'est Raul ! s'écrie Dobby, qui n'est pas mort mais qui est enchaîné au mur.

Le Mage se retourne, il abaisse des leviers, et il y a plein d'écrans de télé qui s'allument. On y voit des soldats-lézards qui courent, deux ou trois Mages qui regardent autour d'eux, et puis Raul qui fonce dans un couloir.

Le Mage dit quelque chose aux autres Mages dans leur langue secrète, et ils s'en vont tous en courant. Si bien que Dobby et Gernisavien se retrouvent tout seuls, mais ils ne peuvent rien faire à part regarder les télés, puisqu'ils sont attachés tous les deux.

Raul, il tourne dans un couloir, et soudain il y a plein de lézards devant lui, et ils ont tous des arbalètes alors que lui, il n'a que son épée. Mais ils sont plus surpris que lui, et il fonce dans le tas avant qu'ils aient pu charger leurs arbalètes, il lève son épée et il y a plein de têtes de lézards, de queues de lézards et de bras de lézards qui volent dans tous les sens.

Gernisavien le voit se battre à la télé, et Dobby et elle l'encouragent, mais ils voient aussi ce qui se passe sur les autres télés, et les couloirs sont pleins de lézards, et les Mages arrivent à leur tour. Alors Dobby, il commence à tirer sur ses chaînes de toutes ses forces. Rappelez-vous, ses bras sont plus forts qu'ils en ont l'air, comme on l'a vu à la Cime de l'Arbre.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demande Gernisavien.

— J'essaie d'attraper ça ! dit Dobby en lui montrant une table où il y a plein de bouteilles, d'éprouvettes et de produits chimiques des Mages.

— Pour quoi faire ? demande Gernisavien.

— C'est du carburant nuculaire, dit Dobby, et ce truc bleu, c'est du fluide anti-gravité comme dans le Galion. Si je les mélange…

Et Dobby continue de tirer sur ses chaînes jusqu'à ce que ses veines deviennent toutes grosses sur son visage, et finalement il réussit

à casser une chaîne et le voilà qui pend par un seul bras, mais il est trop fatigué pour continuer.

— Attends une minute, dit Gernisavien. Elle regarde la télé.

Raul n'arrêtait pas de tuer des lézards, et il était arrivé à une centaine de mètres de la salle où se trouvaient Dobby et Gernisavien, mais il ne pouvait pas le savoir, et soudain voilà qu'arrivent quatre ou cinq Mages avec leurs pistolets à rayons. Raul a tout juste le temps de lever son bouclier. Et les rayons lui brûlent la crinière et détruisent ses flèches et son paquetage. Et aussi l'arc qu'il tenait de son père.

Alors Raul recule de quelques pas, mais il sait qu'on cherche à l'encercler car il voit des lézards courir dans les autres couloirs. Il fait demi-tour et se met au galop, mais les Mages foncent sur lui et il sait qu'ils vont lui tirer dessus et l'abattre. Alors il s'arrête, il ramasse une arbalète et leur tire dessus pour les empêcher d'avancer.

Et soudain, il arrive dans la grande salle où les Mages garent leurs plates-formes volantes. Raul saute par-dessus la balustrade, il atterrit sur une plate-forme et il commence à examiner le tableau de bord. Il appuie sur un bouton et le mur s'ouvre : c'est la porte qui permet d'entrer dans la montagne. Raul regarde dehors, et il voit l'air frais, les étoiles et tout le reste. Puis il se retourne, et il voit plein de lézards qui arrivent, et aussi des Mages, et il sait qu'il ne pourra pas leur résister à tous. Il n'a pas peur de mourir, mais il n'a pas envie d'être blessé et enchaîné comme Gernisavien et Dobby.

Alors Raul appuie sur les boutons jusqu'à ce que la plate-forme s'envole, et quand les Mages se mettent à lui tirer dessus, il est déjà dehors et il se met à zigzaguer pour qu'ils ne puissent pas l'atteindre.

Gernisavien et Dobby ont tout vu sur l'écran de la télé. Vous savez que Dobby a toujours l'air triste, mais maintenant il a l'air plus triste encore.

— Tu peux dégager ton autre bras ? demande Gernisavien. Dobby secoue la tête. Il n'a plus de forces.

Gernisavien sait que la clé est toujours dans son estomac. Et elle sait que les Mages veulent s'en servir pour aller dans toutes les planètes du Retz. Et peut-être que les humains pourraient les battre, mais ça risque d'être dur si les Mages les attaquent par surprise. Gernisavien se rappelle toutes les fois où ils ont parlé du Portail distrans, de toutes les planètes qu'ils pourraient visiter ensemble, de tous les gens qu'ils pourraient rencontrer.

— On s'est bien amusés, pas vrai ? dit Dobby.

— Ouais, dit Gernisavien. Et puis elle lui dit :

— Vas-y. Fais ce que tu as à faire.

Dobby a compris ce qu'elle voulait dire. Il lui sourit, et son sourire est à la fois triste et content. Puis il se penche au maximum sur la droite, jusqu'à se tenir debout sur le mur. À ce moment-là, ils

entendent les Mages dans le couloir. Dobby se met à agiter son bras droit – la chaîne qu'il a cassée est encore à son poignet – et il la laisse retomber sur le carburant nuculaire et sur tous les trucs qu'il y a sur la table, et il les casse tous.

Raul est à dix kilomètres de là quand il voit la montagne exploser. Le sommet s'envole et il y a des flammes qui montent comme si c'était un volcan. Mais Raul est assez loin pour ne pas être touché par les rochers qui retombent un peu partout. Et il sait qui a fait ça. Et il sait aussi pourquoi.

Je ne sais pas ce qu'il pouvait penser à ce moment-là. Mais il est tout seul, maintenant. Et il continue de planer sur sa plateforme pendant que la lave coule sur la montagne et que les étincelles volent dans tous les sens. Il n'a plus nulle part où aller. Il n'arrivera pas à faire marcher le Portail. C'était Gernisavien qui avait la clé, et c'était Dobby qui savait comment s'en servir.

Raul reste dans le coin un long moment, tout seul dans le noir. Puis il appuie sur un bouton et il s'en va. Et c'est fini.

Il y a un long silence. Immobiles sur leurs sièges, les enfants regardent Terry regagner sa place. Les jambes de son pantalon crissent doucement l'une contre l'autre. Lorsqu'il s'assoit, plusieurs filles se mettent à pleurer. Quelques garçons baissent la tête ou soulèvent leur pupitre pour dissimuler leurs larmes.

Mrs Borcherding ne sait pas quoi dire. Elle se tourne vers la pendule, puis vers le réveil, et le brandit devant la classe.

— Regarde ce que tu as fait, jeune homme ! lance-t-elle sèchement. Non seulement tu nous as fait manquer la récréation, mais en plus tu nous as mis en retard pour le nettoyage de la classe. Allez, vite, attrapez vos chiffons !

Les enfants se frottent les yeux, inspirent à fond, puis accomplissent avec obéissance les dernières corvées qui les séparent de la liberté.

Dan Simmons était enseignant (métier qu'il exerça pendant dix-huit ans), lorsqu'il publia sa première nouvelle en 1982. La parution *d'Hypérion* (1989) fut un véritable coup de tonnerre. Les lecteurs plébiscitèrent ce gigantesque livre-univers (Prix Hugo et Locus), tandis que le célèbre critique John Clute écrivait : « *Hypérion* est sans doute l'œuvre définitive des années 1980. En un seul roman. Dan Simmons s'est inscrit parmi les quatre ou cinq principaux auteurs de la décennie ». La même année sortaient *L'Échiquier du mal* (un énorme roman d'horreur, lui aussi Prix Locus) et un subtil roman de littérature générale, *Les Larmes d'Icare.* Simmons avait décidément tous les talents, ce qu'il confirma les années suivantes en publiant les trois tomes de la suite d'*Hypérion,* un roman fantastique aux accents bradburiens, *Nuit d'été* (1991) et *Les Forbans de Cuba (*1999), étonnant roman d'espionnage ayant Hemingway pour héros.

À lire aussi – *L'Amour, la mort* (1995) ; *Le Styx coule à l'envers* (1997) ; *Le Conseiller* (1998) ; *Ilium* (2003)

---

[1]Fête en l'honneur des soldats américains morts au combat, célébrée le dernier lundi du mois de mai. (*N.d.T.)*